

JEAN-PIERRE BOUGNOUX

L'AFFAIRE
TRW REPA

Essai



Éditions du Petit Véhicule

PRÉFACE

Cela commence toujours par une lettre. Une mauvaise nouvelle se fait, le plus souvent, précéder d'une missive parfois accompagnée de deux gendarmes ou de monsieur le Maire, comme en 14-18 ou pendant la guerre d'Algérie. Il y a bien sûr des variantes. Ems, c'était une dépêche. Chez certains entrepreneurs (comme ils disent), ni fleurs, ni couronnes. On prévient le salarié indésirable à 9 heures tapantes. À 9 h 15, un taxi l'attend à la porte pour le reconduire chez lui. Pas d'effusions inutiles. En plus, le taxi, cela fait classe. Sûr qu'il y a des goujats qui vous laisseraient rentrer à pied à la maison !

Quand Nelly, l'Angevaine, reçoit sa lettre, un jour de 1990, elle sent monter en elle un sentiment mêlé de colère et de honte. Au demeurant, ce patron-là est plus civilisé que les autres. Il ne licencie pas, il propose à ses salariés un *deal*, comme on dit maintenant. Le choix entre une diminution de salaire de 20 % et (ou) le licenciement. La World Cie, l'élégance en plus !

Le conflit qui s'annonce, dans cette unité d'Angers-Écouflant où l'on fabrique des ceintures de sécurité pour l'industrie automobile sous le label TRW Repa, une firme américaine qui a repris la licence de l'allemand Repa qui lui même avait succédé à Sécuraglon, préfigure ce que Viviane Forrester, quelques années plus tard, qualifiera d'« horreur écono-

mique ». Comme le dit benoîtement un cadre venu rejoindre les ouvrières à la machine à café, un jour où cela discute dur dans les rangs : « Il faut savoir s'adapter aux exigences de la mondialisation. » Autre mot qui fera florès une décennie plus tard et qui, dans le contexte, fait déjà furieusement tendance.

Ce qui devait arriver arriva. Lorsque les cent quarante trois destinataires de la lettre type les menaçant de licenciement économique se retrouvent, à l'heure de l'embauche, il y a de l'eau dans le gaz et de l'orage dans l'air. Un vent de fronde s'est levé ce matin, je crois qu'il gronde contre le Mazarin. Commence alors ce que, depuis un certain Karl Marx, on appelle lutte de classe. Vivre, c'est lutter, n'est-il point ?

Tous les ingrédients du néo-capitalisme triomphant sont contenus dans ce conflit angevin. Une lointaine multinationale dont le siège se trouve à Cleveland (États-Unis), qui emploie 100 000 personnes et dont le chiffre d'affaires annuel atteint 7 milliards de dollars, décide de mieux rentabiliser son usine française d'Angers-Écouflant, minuscule tête d'épingle sur la mappemonde et que l'on pourrait faire sauter d'une chiquenaude sans même se piquer le doigt. Élémentaire, mon cher Watson, il suffit de baisser les salaires et nos actionnaires seront contents ! *Gross* stratégie. Tirez la chevillette et la bobinette cherra ! En fait de bobinette, les salariés de TRW Repa Angers en font une drôle. Manque de chance pour ces messieurs de l'avenue Pierre-I^{er} de Serbie, qui nous serinent sur tous les tons que la lutte des classes est obsolète, le cas de figure tiré du récit que nous fait Jean-Pierre Bognoux est exemplaire. Un cas d'école que Raymond Aron pourrait ajouter à ses *Nouvelles leçons sur les sociétés industrielles*. Obsolète, la lutte des classes ? Obsolète, mon

c... ! dirait Zazie. Lisez le témoignage de maître Bougnoux. Rien n'y manque. Capital anonyme et cynique, patron lointain non moins anonyme, cadres collabos, salariés divisés. Non, rien.

Car c'est ici qu'intervient le cher maître. Jean-Pierre Bougnoux, avant de s'inscrire au barreau, a milité au Cerès puis au parti socialiste. Pour payer ses études, il a tâté du journalisme. Et surtout, il a des convictions. Cette lutte de Nelly-auregard-de-braise, de Brigitte et Édith, syndicalistes CGT, de Didier, visage émacié, nez busqué, yeux pétillants, ce combat contre la peur, peur du chômage, peur des traites impayées, peur de la saisie, de l'expulsion, de la loi du plus fort, Jean-Pierre ne les a pas vécus dans un rapport de prestataire de service à clients, mais en militant et, plus simplement, en homme de cœur.

Car c'est d'humanité qu'il est question dans cet ouvrage, de l'homme nu face à la pensée unique. Rien de biblique dans cette histoire. Cette fois, face à Goliath, David mort la poussière. Spartacus pointe à l'ANPE. Sisyphe est licencié pour cause de sous-qualification. Pousser un rocher ? Les machines le font sans effort ! Et Prométhée fait des CDD dans les agences d'intérim ! Voilà le monde du XVI^e siècle que nous concoctent l'Oncle Sam, les petits-fils de madame Thatcher et les anciens apparatchiks moscovites reconvertis dans la mafia et le KGB *new look*. Dieu était mort une première fois avec Nietzsche, une seconde fois à Auschwitz. Marx a rendu l'âme au Goulag. Et l'espoir, dans tout ça ? À lire Jean-Pierre Bougnoux, on a le sentiment que les cent douze de TRW Repa, qui ont refusé le travail dévalué et préféré le licenciement au déshonneur, n'ont lutté que pour leur dignité. Ce

qui n'est déjà pas si mal. Il ne s'agit évidemment pas ici de juger les autres, ceux qui ont choisi (?) de garder leur travail, fût-il au rabais. Il est plus facile d'être résistant en 1944 qu'en 1942...

« Que des hommes épars soient successivement asservis à un seul, en quelque nombre qu'ils puissent être, je ne vois là qu'un maître et des esclaves, je n'y vois point un peuple et son chef... », écrit Jean-Jacques Rousseau traitant de la souveraineté du peuple en république qu'il opposait à son asservissement sous la monarchie. L'entreprise est une monarchie (au mieux, constitutionnelle) et les esprits les plus nuancés se lèvent, aujourd'hui, pour dénoncer ce système néo-libéral qui marche à reculons. Voilà ce que nous dit Jean-Pierre Bougnoux dans cette histoire (triste) qu'il a décidé de nous conter en apprenant le suicide de Nelly.

C'est une histoire de guerre et de barbarie (Ah ! L'entreprise barbare, ceux de TRW Repa connaissent !), de femmes et d'hommes au combat, de solidarité et d'indifférence, d'enthousiasme et d'amertume, de haine et d'amour. Il y a ceux qui se battent et ceux qui signent très tôt l'armistice.

C'est l'histoire d'un refus.

ALAIN BESSON